

La pathologie de la haine

Les phobies sociales sont des maladies qui doivent être surmontées. Transformer en croyance l'idée de l'égalité est la manière éthique de surmonter les conflits entre le discours de l'intolérance et le respect de la liberté d'expression

Adela CORTINA - 28 mars 2017 - 00:00 CET

Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen est un livre autobiographique de Stefan Zweig parue en 1944. L'auteur y décrit le début du XXème siècle à partir de l'expérience singulière qu'il vit en sa qualité d'Autrichien, de Juif, d'écrivain, d'humaniste et de pacifiste. Et il considère un devoir moral raconter cette histoire à titre de mise en garde, parce que rien ne peut laisser penser, au seuil du nouveau siècle, que dès sa première moitié deux guerres sauvages vont avoir lieu sur le sol européen. Élevée dans un climat sur et stable, la jeunesse de l'Autriche impériale croit oubliée depuis longtemps tout acte de barbarie et ne voit dans le futur que des signes de progrès. Elle ne peut soupçonner que l'œuf du serpent couve déjà.

Ce récit est familier pour nous qui avons vécu l'expérience de la transition démocratique espagnole. Dans les années soixante-dix du siècle dernier nous pensions avoir pris la voie du progrès social et politique. Les conflits belliqueux, favorisés par des idéologies opposées, par l'inégalité des chances et de la richesse, demeuraient désormais derrière nous et un chemin de changements positifs s'ouvrait. Aujourd'hui, cependant, il est urgent d'apprendre d'européens comme Zweig pour prendre conscience que les germes du retour en arrière peuvent être plantés et qu'il est nécessaire de freiner leur croissance destructive. Comme Federico Mayor Zaragoza dit à juste titre, l'Union européenne devrait être le catalyseur de l'union mondiale. Un de ses germes destructifs, comme au temps d'Hitler et de Staline, est le triomphe des discours de la haine.

On entend par discours de la haine toute forme d'expression dont la finalité consiste à propager, inciter, promouvoir ou justifier la haine, le mépris ou l'aversion envers certains groupes sociaux, depuis une position d'intolérance. Quiconque a recours à ce type de discours prétend stigmatiser certains groupes et ouvrir la voie à ce qu'ils puissent être traités avec hostilité, dissout les personnes dans le collectif qui est agressé et lance contre l'ensemble son message destructif.

Il faut prendre conscience que les germes du retour en arrière peuvent être plantés

L'étiquette " haine " n'est peut-être pas la plus appropriée pour parler des émotions qui s'expriment dans ces discours, comme l'aversion, le mépris et le rejet, mais il s'agit en tout état de cause de ce vaste monde de phobies sociales, qui sont dans une large mesure des pathologies sociales qui doivent être surmontées. On trouve parmi celles-ci le racisme, la xénophobie, l'antisémitisme, la misogynie, l'homophobie, l'aversion envers les membres de certaines confessions religieuses, ou la forme la plus commune de toutes, l'aporphobie, le rejet du pauvre. Les émotions, auxquelles on a prêté aussi peu d'attention dans la vie publique, imprègnent cependant celle-ci et sont spécialement manipulables par les acolytes du joueur de flûte de Hamelin. Ce fut le cas dans la

première moitié du siècle dernier et ça l'est maintenant quand les discours phobiques prolifèrent dans la vie partagée.

D'un point de vue juridique, le principal problème réside dans le conflit entre la liberté d'expression, qui est un bien précieux dans toute société ouverte, et la défense des droits des collectifs, objet de la haine, aussi bien de leur survie que du respect de leur identité, de leur estime de soi. Le problème est extrêmement grave, parce qu'aucun des deux côtés ne peut être éliminé.

En principe, comme le dit Amartya Sen, la liberté est le seul chemin vers la liberté et l'extirper est le rêve de tous les totalitarismes, qu'ils portent le manteau du populisme ou tout autre. L'expérience de pays comme la Chine, la Corée du Nord ou le Venezuela ne peut pas être plus négative.

Il s'agit de défendre les droits de ceux qui sont les plus vulnérables socialement

Mais le droit à la reconnaissance de la propre dignité est également un bien non négociable dans toute société suffisamment intelligente pour se rendre compte que le noyau de la vie sociale n'est pas formé par des individus isolés, mais par des personnes en relation, à travers un lien de reconnaissance mutuelle. Des personnes qui couvrent leur estime de soi à partir du respect que les autres leur démontrent. Et, depuis cette perspective, les discours intolérants qui prolifèrent dans des pays d'Europe et aux Etats-Unis provoquent un préjudice irréparable. Par leurs conséquences, parce qu'ils incitent aux abus sur les collectifs méprisés, et par eux-mêmes, parce qu'ils ouvrent un gouffre entre le " nous " de ceux qui sont convaincus de façon erronée de leur stupide supériorité, et le " eux " de ceux qu'ils considèrent, avec la même stupidité, inférieurs.

Naturellement, le droit aborde depuis longtemps ces questions, en s'interrogeant sur les critères de distinction entre le discours insolent et gênant, mais protégé par la liberté d'expression, et les discours qui attentent contre des biens constitutionnels. Comme il s'interroge également sur les politiques de reconnaissance dans le cadre des institutions.

Néanmoins, tout en étant indispensable, le droit ne suffit pas. Parce que le conflit entre liberté d'expression et discours de la haine ne se surmonte pas seulement en essayant de savoir jusqu'où est-il possible de blesser les autres sans se rendre coupable d'un délit, jusqu'où est-il possible d'humilier leur image sans mériter des sanctions pénales ou administratives. En réalité, les libertés personnelles, dont la liberté d'expression, se construisent dialogiquement ; la reconnaissance réciproque de l'égale dignité est le ciment authentique d'une société démocratique. En empruntant à José Ortega y Gasset^[*] la distinction entre idées et croyances, qui consiste à reconnaître que nous avons les idées et que nous sommes dans les croyances, nous pourrions dire que transformer en croyance l'idée de l'égale dignité est la manière éthique de surmonter les conflits entre les discours de la haine et la liberté d'expression, parce que celui qui respecte activement la dignité de l'autre personne se permettra difficilement de porter préjudice à celle-ci.

Dans son livre *Le discours de la haine* André Glucksmann se demandait si la haine mérite la haine. Il répondait que, pour la combattre, il suffit de sourire face à son caractère ridicule. Cependant, et pour en revenir au début de cet article, je ne pense pas

qu'il faille sourire face à la haine, ni même avec mépris. Parce qu'elle est destructrice et corrosive, elle brise le lien humain et provoque un retour en arrière de plusieurs siècles.

Cultiver un *éthos* démocratique est le moyen de surmonter les conflits entre la liberté d'expression et les droits des plus vulnérables. Parce qu'il s'agit de cela dans chaque cas : défendre les droits de ceux qui sont socialement les plus vulnérables et pour cette raison se trouvent à la merci des plus puissants socialement.

El País – Opinion – 28 mars 2017 – page 13

http://elpais.com/elpais/2017/03/16/opinion/1489679112_916493.html

[**Adela Cortina Orts** est professeur d'éthique et de philosophie juridique, morale et politique à l'Université de Valence, membre de l'Académie Royale des Sciences Morales et Politiques (qu'elle intègre le 2 décembre 2008, devenant ainsi la première femme admise dans cette institution royale depuis sa création, le 30 septembre 1857, sous le règne de Isabelle II), et directrice de la Fondation ÉTNOR (Éthique des affaires et des organisations). Elle obtient le prix national du meilleur essai en 2014 pour son livre *¿Para qué sirve realmente la ética?* ("A quoi sert réellement l'éthique ?"). Auparavant, elle avait reçu le "Premi Ernest Lluch al Pensament" 2003, le prix "Marcos García" 2004, le prix "Isabel Ferrer" et le prix "Bioéthique" en 2005, et le prix international "Jovellanos" du meilleur essai en 2007 pour son livre *Ética de la razón cordial* ("Éthique de la raison cordiale")]

[*] José Ortega y Gasset (Madrid, 1883-1955), est le philosophe et essayiste espagnol le plus prestigieux au niveau international. Docteur en Philosophie à l'Université de Madrid (1904), il fait entre 1905 et 1907 des études à Leipzig, Nuremberg, Cologne, Berlin et Marburg. Représentant fondamental des théories qui marquent l'évolution de sa pensée et de son immense création de l'objectivisme néokantien (1902-1914), au perspectivisme (1914-1923) et au ratiovitalisme (1924-1955), en substitution de la raison pure cartésienne de la tradition philosophique, qu'il expose dans son essai *Idées et croyances*. Les idées de base, appelées "croyances" par Ortega, constituent le continent de notre vie ; ce ne sont pas des idées que nous avons, puisque nous ne les produisons pas nous-mêmes, mais des idées que nous sommes. Et nous produisons, nous soutenons, nous discutons et nous propageons les idées-occurrences. L'idée c'est l'imagination. Nous sommes dans les croyances. Ce sont elles qui nous tiennent et nous soutiennent, et constituent la base de notre vie ; en elles "nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes", comme la strate la plus profonde de notre vie, qui soutient et porte toutes les autres. Quand nous croyons véritablement en quelque chose, nous n'avons pas l'"idée" de cette chose, mais tout simplement "nous comptons sur elle". Les idées agissent là où une croyance s'est brisée ou affaiblie. [Extrait-résumé du premier chapitre du livre *Idées et croyances* (Equipe de traduction).]

Équipe d'études de la

ASOCIACIÓN NACIONAL PRESENCIA GITANA

Centre de Documentation / Adela Cortina Orts / Journal 'El País', 2017.03.28 / La Pathologie de la haine / Idées et croyances / Ethique de la dignité / Phobies et conflits / Discours de l'intolérance et respect de la liberté d'expression.